

35. Terre de Grogne

Les hommes dans les forêts tirent
 Sur leurs caoutchoucs indécents ;
 C'est bon comme le somme est bon !

Dans le glossaire de leurs veines
 Levant une aile ensanglantée
 Entre leurs deux très gros poumons.

Seules les races se fondront
 Dans l'herbe plus tard matinée
 Plus chaude et fourrée de soleil.

À l'instant, le seul givre n'est
 Que cette tension souveraine
 Pour l'embarrasser de buées !

Quand s'allument toutes les plaines,
 Grappes noires de sensations
 En bas du chemin gras de boue,

C'est une lueur dynamite,
 Un humanisme paysan
 Pris d'une confusion humide.

Leur soupe de poireaux s'avale
 Avec des cailloux sans couleurs ;
 Inaltérables forces, bris.

*

On a vu leur forme passive,
 On saura leurs torts nuageux ;
 Rien ne résiste à la lessive !

On n'y voit plus ! La terre est brune
 Contre ces mondes passagers.
 « Rôde un cœur, frotte au bord un pas ! »

Ils franchissent des quais de bois
 Plus loin que le front des clôtures
 Vers astres d'eau, rives de chair

Pâle, tas d'os tout de thorax ;
 Ils recommencent, recommencent,
 Fangés de ronds champignonneux.

La mousse est pleine, frisée
 De leurs ébats de demi-songe ;
 Rien ne les sert et tout les ronge ;

Dans tous les cabarets d'en bas
 Toussent, tous les mots neuf tués,
 Broyés sous la même blondeur.

Sur le fourneau, les marrons grillent ;
 Ils égouttent leur front aux grilles,
 Concentré d'une vague lue

Dans la lumière prismatique ;
 Ils palpent les effets aux caves,
 Longent les jardins des faubourgs ;

Puis, par d'infinies rues tranquilles
 Loin des ronces, mais de rosiers,
 Puent, en sentant dur qu'ils s'aveuglent !

*

Crierie calmante des écorces
 De certains des sauriens d'hiver
 Sur l'émail cuit des pots à soupe ;

Rôti de porc strié d'ail cru,
 Trêve sainte, contemplation
 De l'éther nerveux des nations.

Les plaines infestées d'acier
 Sont là ; rainettes et douceur
 Ombrageuse multi-saline.

Villages lents des marécages
 Dans la haute épaisseur des trilles
 Où les corbeaux très malsains rouillent ;

Étangs chers de la chère erreur
 Poussant les massacres tanneurs
 Vers de désertiques laiteurs.

*

Fuis là-haut, savant de rigueur ;
 Les routes hardes de la Haie
 N'ont que des proses capturées.

Pullule en la troupe des Nombres,

Cîme forte des perceptions,
Aiguille d'or des sensations !

Faces bosqueuses forestières,
Bique des odeurs noisetières,
Souverain abandon du lait !

*

Qui jette au soir les morceaux d'Or
Sans plaque, fond, ni rien, carton,
Aura glacée de sang et d'os ?

Les fonds sont sobres, les troncs tors
Sur cette fosse magnifiée
Pourpre, de descente au sommeil...

Qui, au moment des Tyrannies
Fouille dans les fourrés jaunis,
Benjoin de ruse et douce cloche ?

Ils vont aux choux et aux virages,
Aux betteraves incendiées
D'antrophagique inscription.

Le mot lancé de loin en loin
Sous les chênes, obus et blaude,
Hués, fumés au sol malsain.

Vers le purin qui va pourrir ;
Tourments de neige et de blizzard
Gerçant les lèvres d'Animal.

Les Hommes dans les fourrés virent ;
Eux sont Eux ! Hu donc ! Et Hue force !
Charriots chargés et pieds nerveux.

*

Tonnelle aux foutus grouillements,
Sainte asphène qui planera
Sur tous déjeuners enfantins.

Ce qui tombe demain s'unit ;
Demain, l'Aube ouvre les ornières
Aux sangliers de Germanie.

Glace noire, l'image glace
Très irrévocables, des Vierges

Absolues & Irrémédiables.

*

Ailleurs, les éclats de la lampe ;
Vitres des maisons, et les hampes
De brouillard contre les cognées !

Spectres des vifs hérissements,
Rideaux d'éclairs et trous de hures
Et rivières de couvertures.

Dans les villages exilés
Les tertres écossais arides
Clapotent, leurs ruines dressées.

*

À l'ouverture féérique :
Doigts mouillés chassant sur les eaux
Frôlant les lentisques putrides

D'un soleil gonflé de pommade,
Font demeurer coques et barques
Sur leur détrempe, satinée

De miroirs chéris par les Parques ;
Et sous les arcs d'autres marais
De longues inscriptions de mousse

Sur les crânes, les font marrer.
Face au bois noir les roses pleurent
Toute les scènes de la peur ;

Pétales encloses, encloses,
Glycines mauves par paliers !
Les nénuphars près de baver.

Hostiles, les plaines où l'eau
Imbibe des laques sans feindre
Jusqu'aux chemins cois, repliés.

Les entrecroisements d'hiver,
Herbe fendue d'un vent mauvais
Et courte, arrachée dans le ciel.

*

On nous quitte au matin ; l' Aimée ;
Souffles de l'Adieu, cheminées,
Aigreur du foie, regret des tresses,

Odeur fumée tombant au sol,
 Odeur du Malheur de la Nuit
 Épouvantable sans voitures.

Les eaux troubles sont en argent
 Dû. Dans la Nuit on meurt d'enfants
 Qu'on tue (qu'on taît), fonce, et devant ;

Et la Douleur devient fidèle
 Dans son tortillon de ficelles
 Seulement loin, et par endroits.

Rien nous défend, tout nous défait
 Des baies et des frondaisons brunes ;
 On va. On nous poursuit, réchappe

De cette ignominie des Fées,
 De la marde du ciel qui clappe
 Jusqu'à la Vache de la Mort.

Aussitôt l'autre Horreur debout,
 Et c'est la marche dans la bouse
 Où rien ne sert ni ne secoue

Le miasme transformé en roue.
 Le chevalier perdu en rages,
 Cent galops par les bleues forêts,

N'attend plus que la glaise fonde
 Du faux automne entretenu,
 Alors que *la pluie c'est la mort.*

*

Les Loins, ce sont, vers les sapins,
 Qu'on ne voudra plus voir le Monde,
 Sinon dormir jusqu'à plus fin.

Pour nous, l'humidité du pain,
 La pluie, cloaque détestable,
 Dégoûte du soir au matin !

Affreuse plaine imbibée d'eau,
 Ignoble vomi de la flaque ;
 Nous resterons charger nos os.

Le soleil pris dans les bassines,

Noyé de toutes les humeurs ;
Regard sur les grands bois passés :

Blanc de neige des dos cassés,
Houx rouges, brillantes traînées
En vert glacial, de bise étroite...

*

On voit dans les fermes de bouches,
Entend dans les crânes de cu
Mots stupides, fronts liquoreux,

Ruissellement d'éclats torpides.
Foyers idiots, blafards, ignobles,
Cerveaux de vignobles percés.

*

Villages à fleurettes, jeux fous,
On arrivait sans turpitude
Aux sommeils que le rire atteint.

Réjouis-toi, vieux cimetière,
L'embrassement des basses-cours
Porte au-delà la joie des lampes,

Les givres des épiphanies
Craquantes de roses, de grâces,
De ferrailles épanouies,

Jusqu'aux persiennes de l'aurore,
Aux souffles où la chaleur s'entête
Sans désastre ni fleurs de verre.

Tertres, garçons, villages, lustres...
Des replis désuets ondoient ;
Les merles, sombres, plus loin sifflent.

Par le frère en géométries
Dont le corps projette aux étoiles
Ses assemblages, peuple d'Or

Éclairant tous les rois d'en bas,
Qui nie les passages maudits
(Chemin des déséquilibrés !),

On reste niais de métaphores.
Que dire d'autre de la route ?

Les hommes transcriront plus tard

Leurs expériences d'insectes ;
Initiales des bataillons,
Fureur des bruyères rongées.

*

Fantôme, ô manteau de la Vierge,
Membres des arbres du ciel sombre,
Coupe et cisaille des chemins,

Embauche des nerfs et des corps
Par où le reste de Dieu sort
Comme une rumeur de cristal !

Peu nous importent ces paillasses !
Noël nous vient dans un drap cru,
Améthyste de désespoir.

Torsion de dentelles nocturnes
Qu'on chiffonne en prenant sur soi,
Qu'on tire, qu'on détruit, qu'on aime,

Dont on ramasse les senteurs
Par tous nos sens et par tous leurs
Jaunes éclairs ! Neuves toilettes

Cablant et drissant l'Aventure
En prénonçant notre pronom,
Le nom qu'on a sans le savoir !

On sait cela avant de voir,
On sent le frôlement horrible,
La cible atteinte dans le noir.

Alors, à peine après l'école,
Sans reprendre la voie connue,
On se perdra dans les campagnes

Jusqu'à ce qu'un Siècle nous lave
Des labyrinthes agricoles
(Tant sont les cartables jetés !),

Nous extraie des rebords trop verts
Et nous lance dans l'arc-en-ciel
Peint sur une boîte à café !

On ignore ce qu'on demeure,
 Ce qu'on a gardé, ce qu'on trie ;
 Adieu la mémoire pourrie !

*

Allons, traîneaux, ouvrons l'Enfance !
 Venez Chasseurs, tuons la Nuit !
 Les ombres volètent, je cours !

On voit partout dans les campagnes
 Se lever des terres de grogne
 Des silhouettes inexplicables ;

C'est le dessin de la ramure,
 L'amour de l'aimée parfondue.
 Adieu les tarauds, les batailles ;

Plus de vigne, plus de torsions,
 Les pieds dans les ruisseaux glacés,
 Avant-poste où l'on boit les cieux.

Des peupliers gris sur la neige,
 Jetés en ombre aux bleus d'email
 Comme des bronches boursouflées ;

Des trempes d'ormes formidables
 Par centaines ; plus d'unité,
 Plus rien, sinon les vents défaits ;

Plus rien de pris, rien que des brises ;
 Plus de lichens : des mouvements ;
 Aucun cep ; des lueurs décises

Qui n'auront pas d'achèvement :
 Ce sont des épaules de Vienne
 Laissant les idylles glisser.

Violettes, vives, vertes, claires,
 Faites de verre et de papier,
 Mélancoliées, champêtres, fières.

... ..

Voici à présent ces silhouettes
 Aux plis cobalt, et des charrettes
 D'air, colorées mauve aux contours ;

D'ocreux cuivres, et des broussailles
 Crayonnées, lacées de grisailles
 Dressées ensemble (s'aimant trop !) ;

Des floconnements épancheux
 Larguant dans l'Est de diaphanes
 Wagons, pleins d'anciennes noirceurs.

Puis, dans l'oreille qui sait voir,
 Des joies de clochers, sur les toits
 Aux taches de saisons variées.

*

Nous aurons tous des épopées
 Avec des peignes en cristal
 Sur des écrans de nacre étale ;

Neiges choisies, mains argentées,
 Paillettes folles des glaciers,
 Force avalanches icartées.

À force d'allusions choisies
 Et de splendeurs d'emportement,
 Notre traîneau nous va devant,

Éprouvant dans le tassement
 Craquant le vrai d'Amour futur
 Aux illusions d'ombres rapides,

Aux eaux de rose, orange et fleur,
 Tant que nous filons par le Parc
 Sur la glace du lac gelé.

Sautons sur les prés givrés nets
 Vers des vallées, fond lumineux ;
 Sinon par quelques trous fondus

Aux ouvertures de pensées
 Réjouissantes, bien brodées,
 Avec des frises tout le tour ;

Avec passion, dans les rigoles

Que font les nuées en filant
Leur absence au sommet des pôles.

Ensuite, escortés, véronèses,
Des principes de chers oiseaux :
Aux bois derniers ils font de beaux

Dessins. De là, futur se règle
Tout le Siècle qui rafraîchit,
Et la moindre espèce s'avance.

Époux, soyez beaux et funestes
Tandis que la luge vous tire
Sur la pente impossible à lire.

Fuireux, l'air ! Corps des canaux crus,
Troncs et bas de hasards divers,
Branches croisées d'un ciel mis bas.

Des chênes rouges les glands rouges ;
Hors des housses, les houx encor.
Violents fers brûlants du voyage ;

Par là des mines où des portes
Garnies de forestiers farouches
(À leurs gueules, ils ont des brûlots.)

Gouffre du silence à l'avant
Des claquements secs, généreux,
Ponctué ; dents pour la canaille

Des fouets cinglants qui la cisaille ;
Joies fugaces entartinées
Par morsures sur les forçats !

Au sourd de quelque bois caché
Le bain chaud, le bois, son ivresse ;
L'humidité tiède : on s'y tient !

Les cieux, d'un mastic de verrières ;
Pour surmulots et ragondins
Cet afflux d'eau comme de sang,

Ce ton de sphaignes et de remugles
Pressant l'eau vers les floraisons,

Puis la vision sur le plateau !

Pâleur de menthe du soleil
 Dans le fond d'un drapeau très bleu,
 Traversée d'anges flosculeux,

Jetée de flocons dans la face !
 Diamant d'un sourire de grâce
 Des coucous d'ici jusqu'aux Gloires !

*

Nous atteignons la frange obscure,
 Quittons les orées : aux quintaux
 D'ailleurs, ô tramways dynamiques !

Arrêt. Sans but, aux lieux communs
 Et du mitan de la fenêtre :
 Des heures. Fumées rabattues

Vers les jardins de maraîchers
 En encombrements de gauchers.
 Les flambeaux suants qu'on promène

En supplément au petit jour.
 (De blêmes désirs trottinants
 En limite des lampes nues.)

Crissants souliers aux traces rondes
 Des groupes rejoints, sans empreinte,
 Pleins d'effacements temporaux.

On sent l'appel des insistances,
 La brillance des gros pavés
 Et à midi le clignement

D'un bout à l'autre de l'artère
 Des villages de chalets peints.
 Rien d'opiacé ; tout nous ennuie

Le cœur s'emballe ; on a trop chaud :
 Plus de cresson dans les fossés
 (Ô les papiers peints du cerveau

Où les traces se juxtaposent,
 Sous le chapeau qui dissimule
 Qu'on est dithyrambe et têtù !)

De la veille toujours l'épargne ;
Et l'on observe à ces travers
La phlegmasie du soir ignare.

Hommes forts, retraites paisibles !
Les uns poilus ; chiens de traîneaux
Jamais lépreux, sacrés des froids !

Ce sont des histoires foraines,
Étalades d'après-midi ;
Les vies secrètes, des embrouilles,

Des tabliers et des mégots,
De géants manteaux entr'ouverts ;
Sottise peinte ; bruits légers,

Souples mensonges des chineurs.
Pendant à ses masques de cuir
Poli : la laideur du bonheur.

À de factices industries
On s'occupe ; demi-saisons
Indécises dans les maisons,

Bouchôts borgnes pleins de vapeurs.
« Hey ! De l'alcool dans un sabot,
Prenons des bains dans les fagots ! »

13 Décembre 1965.